

ALICE

BIGNARDI



LA BONNE
ÉDUCATION

ROMAN



GRENELLE

ROMA LIVRES



Alice Bignardi

LA BONNE ÉDUCATION

ROMAN



GRENELLE

ROMA LIVRES

Collection dirigée par Silvana Cirillo

Comité de rédaction :

Paolo Di Paolo

Filippo La Porta

Davide Luglio

Tommaso Pomilio

Philippe Vilain

Titre original : La buona educazione

© 2022 Edizioni e/o

Traduction de l'italien : Lucie Comparini. Avec la participation de l'atelier de traduction « Passages » de l'UFR d'Études Italiennes de Sorbonne Université : Alice Baldjian, Bernard Bonny, Pietro Carneluti, Maëline Deschenaux, Roberto Di Giuseppe, Zoé Di Meo, Marta Ghebreselassie Zemichael, Chiara Gianoni, Salwa Lakhouiel, Alice Sara Lebiu, Éléonore Leprince, William Lesieur, Iris Manzo, Emma Nirascou, Martina Raho.

Coordination rédactionnelle : Nathalie Miglierina

Couverture : Francesco Partesano

Impression : Perrier Pre-Press & Print

Copyright de l'édition française :

2024 © Éditions de Grenelle s.a.s. – Paris

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, enregistrée ou transmise, de quelque façon que ce soit et par quelque moyen que ce soit, sans le consentement préalable de l'Éditeur.

ISBN 978-2-36677-380-4

Dépôt légal : août 2024
(Imprimé en France)

1. NOMS COMMUNS

Maman est un mot dense. Il persiste dans l'air. Il occupe l'espace qui sera comblé, comme pour donner plus de temps à celui que l'on appelle. C'est un concept qu'on ne comprend vraiment que si sa présence se manifeste. En cas d'absence, le mot meurt dans le temps qu'on emploie pour le prononcer. Il tombe dans le vide, tel un espoir, une musique ou un gâteau. Si on ne les sent pas, si on ne les entend pas ou si on ne les goûte pas, ce sont des mots qui restent si généraux qu'ils ne signifient rien.

Elle appelait maman, depuis des années elle ne le faisait plus devant quelqu'un de particulier. Parce que le mot maman, dit par elle, dans le sens qu'elle y mettait, signifierait toujours et seulement : « Antonella, viens ici ».

Ce n'est pas que sa mère lui ait jamais répondu, depuis qu'elle était morte.

Le silence qui dérivait de cette invocation s'emplit d'horreur à cause de la surprise et de l'embarras d'avoir fait quelque chose d'aussi irrationnel.

Elle vérifia, toute honteuse, que personne n'ait entendu, comme si on ôtait pour toujours le droit d'appeler leur mère à ceux qui l'ont perdue.

Depuis qu'elle est morte, elle s'en est allée complètement. Elle n'est restée nulle part. Elle n'a laissé que ce que laissent naturellement derrière eux les gens qui meurent. Elle a laissé les souvenirs et le vide dans lequel tombent les événements à raconter avant de se rendre compte qu'elle n'est plus là. Il reste son odeur dans les armoires, ses livres sur sa table de chevet, les lettres que son mari lui écrivait quand ils étaient jeunes et les dessins de ses enfants dans les tiroirs. Il y a encore un tiroir contenant de petites boîtes à bijoux plus ou moins pleines de vieux trésors. Une petite bague en forme de tête de cheval, un lance-pierre en fer gainé de cuir coloré, une photo d'identité jaunie où elle prenait trop la pose pour pouvoir l'utiliser dans un document officiel. Aujourd'hui encore, presque dix ans après sa mort, sa fille aînée, chaque fois qu'elle fouille dans ces tiroirs, trouve quelque chose de nouveau, par exemple une fiche avec son emploi du temps, parce que sa mère était professeure de sport dans un lycée de Rome. Mardi, de huit à dix avec les IIe C, de onze à treize avec les IIIe D. Mercredi de dix à douze avec les IIe F, jeudi de huit à dix avec les IIIe F. Dans un tiroir plus bas, quelques pulls et quelques robes de chambre en soie, et on est ému chaque fois qu'on y plonge le visage.

Il n'en reste pas moins qu'elle s'en est allée complètement. Que sa fille ne parle pas avec elle, qu'elle ne ressent pas sa présence à côté d'elle quand elle lui manque et qu'elle aurait besoin de la voir. Non, elle ne la voit pas, elle ne lui sourit pas, car elle ne la voit pas et qu'elle n'est pas du genre à lever les yeux vers le ciel pour le faire. Elle n'est pas du genre à croire aux manifestations, elle n'est pas du genre à voir des signes.

Elle ne croit pas que sa mère lui revienne réellement à l'esprit, elle ne peut pas garantir qu'elle puisse la revoir

dans sa tête, quand elle agit comme sa mère a effectivement agi.

Le seul souvenir clair qu'elle ait de sa mère et d'elles deux ensemble est le plus triste de sa vie. Tout le reste est vague dans sa mémoire. Un enchevêtrement de ce qu'il s'est passé et de ce qu'elle aurait voulu qu'il se passe. Désormais, elle ne les distingue plus l'un de l'autre.

Alors, voici l'histoire de la maladie de sa mère, non pas comme elle s'est réellement déroulée, mais comme sa fille se la rappelle. Ce sont deux choses complètement différentes.

2. LES RACINES DU MAL-ÊTRE

Sa mère était une personne au visage étrange, mais beau ; unique, c'était pourtant une mère différente avec sa sœur, une mère différente encore avec son frère et, résolument, une épouse très différente avec leur père.

Lorsqu'elle réfléchissait à ces différences, Lisa se demandait toujours : « À quel point une personne peut-elle changer d'une pièce à l'autre de la maison ? ». Elle se souvient que, le jour des funérailles, dans la soirée, quand il n'était resté qu'une pile de plats gras en pyrex sur le plan de travail de la cuisine et le sentiment qu'une étrange querelle sur l'intégrité morale de Mère Teresa de Calcutta n'avait eu lieu que sous forme de mise en scène, son père lui dit que ce ne serait pas mal si le fantôme de sa mère se mettait à déambuler dans la maison.

Elle et lui ne l'entendaient pas de la même façon.

À quel point la perception que son père avait d'elle était-elle éloignée de la perception que Lisa avait gardée ? Et pourtant, il s'agissait de la même personne, de la même famille. Elle essayait de relier le rapport qu'elle avait avec sa mère au reste de son noyau familial. Une relation qui s'était avérée pour elle totalisante et qui devait lui sembler déplacée, à elle autant qu'aux autres, en particulier à son frère

et à sa sœur. Ces questions s'enchaînaient dans son esprit les unes après les autres. Ce jour-là, elle les associait surtout à la douleur de chacun et à la manière différente dont ils l'avaient aimée, quand elle était en vie, et à la manière dont elle leur avait rendu cet amour. Elle se corrigea. Cet amour personnalisé naissait de sa mère. C'était Lisa, son père, son frère et sa sœur qui se limitaient à le lui rendre.

Ce n'était pas pareil.

Contrairement à eux, Lisa, par exemple, ne parvenait pas à croire que sa mère ait toujours voulu le meilleur pour elle ou, du moins, elle ne croyait pas que sa mère ait toujours réussi à conserver ce désir comme étant le plus important de tous. À certains moments, pensait-elle, sa mère voulait simplement l'étrangler. À d'autres, elle voulait qu'elle soit différente. Les gens lui auraient dit que ce n'était pas le cas, que sa mère l'aimait plus que tout au monde, exactement telle qu'elle était ; mais personne n'arrivait à lui ôter de l'esprit qu'au moins une fois, sa mère l'avait regardée alors qu'elle lui tournait le dos, faisant semblant de travailler, assise à son bureau dans sa chambre, et qu'elle avait désiré qu'elle soit meilleure.

Lisa s'était comportée en conséquence.

Il est certain que sa mère avait fait en sorte que Lisa ne se sente pas à la hauteur sur bien des points. Lisa ne se sentait pas à la hauteur, y compris quand elle faisait caca.

En effet, ces problèmes de constipation avaient commencé pendant sa troisième année d'école primaire. Quand, enfin, disons tous les trois jours environ, Lisa parvenait à se soulager, son caca sentait plus mauvais qu'il n'aurait dû. À cette occasion, sa mère entrait, régulièrement, sans en demander la permission, et elle commençait sa comédie.

Avec un sursaut, elle levait les bras, comme pour se protéger d'un coup soudainement porté par un assaillant

invisible. Puis elle fermait les yeux, comme pour se défendre de l'émanation pestilentielle d'un putois, elle serrait les lèvres pour ne pas respirer le gaz nauséabond et entonnait un puissant « pouah », en le chantant presque, tout en agitant frénétiquement la main devant son nez.

Le tout de façon très théâtrale.

Elle faisait tout ce cirque, et Lisa se souvient bien qu'encore assise sur la lunette des toilettes, elle la regardait, les yeux écarquillés et, sincèrement, elle ne sait toujours pas, après tout ce temps, quel était le degré de mortification de tout cela.

Cette mise en scène avait lieu, sans exception, toutes les fois où elle allait aux toilettes. Qu'elle se réfugie dans la petite salle de bain de sa chambre (mais là, la puanteur devenait insupportable), ou qu'elle utilise la grande salle de bain.

À peine passait-elle au bidet après avoir terminé, ou même pendant ce temps maudit où elle n'avait pas encore terminé, sa mère revenait à la charge. Elle ouvrait la porte et la fenêtre de la salle de bain, puis ouvrait grand également la porte d'entrée, afin de créer le courant d'air salvateur qui les soustrairait à la mort certaine que la puanteur de son caca provoquerait.

Ainsi Lisa faisait-elle caca en public.

Par chance, la porte d'entrée de la maison donnait sur le jardin et non sur la rue.

En revanche, quand personne ne faisait irruption dans la salle de bain, elle adorait rester des heures entières sur les toilettes et regarder autour d'elle. Elle était installée sur une lunette transparente incrustée de coquillages. À l'angle opposé, en équilibre sur le bord de la baignoire, il y avait un autre coquillage, plus grand, de ceux qu'on utilise pour écouter la mer. Dans la porte se découpait une grande vitre colorée qui laissait entrevoir

les silhouettes qui passaient devant. Les murs étaient recouverts presque jusqu'au plafond de pierres beiges, dans les irrégularités desquelles elle cherchait des dessins et des formes, comme on le fait avec les nuages dans le ciel. À sa droite, une fenêtre donnait sur l'arrière du jardin, dans l'espace buanderie. Elle épiait, à travers les rideaux, leur femme de ménage qui, tout affairée à remplir la machine à laver, ne la remarquait pas. En face d'elle, un meuble en osier servait de rangement aux parfums, khôl, lames de rasoir, crèmes, médicaments, épilateur électrique, rouges à lèvres, pinceaux, éponges à maquillage, brosses à dents, kit de manucure, vernis à ongles, brosses, élastiques et barrettes à cheveux, que, tour à tour, elle prenait, observait et remettait en place. Un jour, elle scrutait les ciseaux à ongles pointus et incurvés, elle voulait voir comment ils couperaient autre chose qu'un ongle. Elle décida de les tester sur un bord du rideau de la fenêtre. De manière inattendue, ils coupèrent une ligne droite et précise. Ce jour-là, outre le cirque habituel de sa mère, Lisa se prit une sacrée raclée, encore assise sur les toilettes.

Malgré tout, cette salle de bain est restée sa seconde pièce préférée de la maison, après le grenier aux valises et aux vieux numéros de *Torpedo*. Un grenier accessible par une échelle, où l'on ne pouvait que tenir assis, sans pouvoir se redresser. Elle se réfugiait là, s'y sentant cachée, sans penser que l'échelle, qu'on ne pouvait pas ranger après être monté, la trahissait immanquablement.

En plus des pantomimes de sa mère, il y avait différents mots qu'elle utilisait et qui provoquaient en elle le même sentiment d'inadaptation. Certains l'impressionnaient beaucoup et ne lui sortaient plus de la tête après qu'elle les lui avait entendu prononcer.

Elle n'oublierait jamais le jour où son grand-père paternel se présenta chez eux avec une Fiat 500 d'époque, rouge flamboyant, comme cadeau pour son père. Sur la plaque du porte-clé il avait fait graver : « 500 de Lisa ». Elle se voyait dans cette voiture cinq ans plus tard (elle en aurait seulement quatorze, mais cela lui semblait suffisant), en voyage avec ses cousines, les cheveux au vent. Évidemment, elle pensait que c'était vraiment la sienne. Ainsi, chaque après-midi, elle prenait les clés sur la console où trônaient de toutes petites photographies dans de minuscules cadres, elle ouvrait la porte d'entrée et se dirigeait vers le sol dallé devant le portail où était garée la Fiat 500. Elle montait dans la voiture, ouvrait le toit et sortait la tête en imaginant les paysages toscans et la liberté. Puis elle prenait son vélo et faisait semblant d'être sur une moto à côté de la voiture arrêtée au feu rouge.

Un jour qu'elle met les gaz au moteur imaginaire de son bolide, prête à faire la course contre le conducteur fantôme de la Fiat 500, quelque chose attire son attention. Elle descend de son vélo et l'appuie contre l'aile de la voiture. Le guidon emporte un centimètre carré de peinture.

Ce jour-là, elle devient une élève de CM1 tueuse de Fiat 500 rouges.

Peu après l'épisode de l'automobilicide, Lisa commence à faire des expériences sur les fourmis du jardin. Elle dispose des miettes en ordre épars et observe le tracé formé par leur cueillette.

À un moment donné, elle ressent l'envie d'aller faire caca, ce fameux caca qui ne se présente qu'une fois tous les trois jours ; mais Lisa est trop occupée au beau milieu de son expérience. Elle décide de se retenir jusqu'à ce que, bêtement, elle en arrive au point de ne plus pouvoir avancer d'un pas sans être sûre de se faire dessus.

Quelques minutes plus tard, elle se retrouve debout, le dos appuyé contre le mur de la maison, les mains croisées sur sa poitrine pour demander grâce, les yeux plissés à cause de l'effort et du soleil qui tape sur son visage, les fesses serrées, concentrant chacune de ses pensées sur le besoin violent de déféquer. Les fourmis auraient pu faire une pyramide de deux mètres de haut devant elle, elle y aurait été complètement indifférente, elles les auraient trouvées indécrites et, d'un geste hystérique de la main, elle aurait écrasé la pyramide et décidé de ne pas enregistrer le phénomène.

Elle se tient donc ainsi, immobile et tendue, lorsque, du coin de la maison surgit sa mère qui comprend tout de suite. Elle comprend tout de suite et, en réponse au grognement désespéré de sa fille, lui lance : « Tu ne vas quand même pas devenir radine, hein ? Tu sais que le dernier stade de la radinerie, c'est quand on ne veut même pas se séparer de son caca ? » et elle rentre dans la maison.

Meurtrière était une accusation que sa mère lui adressait directement en la pointant du doigt. Ce doigt pointé sur elle l'achevait plus que le sens du mot. Ce n'était pas comme si elle s'était demandée sérieusement si, en elle, se cachait la force de tuer quelqu'un d'autre. Elle connaissait le sens littéral de ce mot-là. Lisa se demandait si sa mère ne se référait pas plutôt à sa capacité de trucider les choses, de les détruire en emportant leur signification, en tuant, par exemple, l'affection que son père aurait pu avoir pour l'objet Fiat 500 qui lui avait été offert par le sien, de père.

Radine lui faisait un effet encore différent. Elle était certaine que sa mère ne pensait pas qu'elle l'était, mais elle avait pris soin, de toute façon, d'enquêter par elle-même.

Pour être sincère, retenir son caca n'était pas une sensation *complètement* désagréable. Et, par cet aveu innocent, Lisa se chargeait aussi de la terreur d'être, sans le savoir, au dernier stade de la radinerie.

Il y avait par ailleurs d'autres mots de sa mère qui, ne serait-ce que par la manière dont ils résonnaient, avec son italien dépourvu d'accent, sa voix puissante et son regard sévère, la choquaient.

Au secours, lourdaud, idiot, incapable, malfaisant, traître, pervers. Quand elle les entendait dans la bouche de sa mère, une secousse immobilisait sa nuque, l'espace d'une seconde, et un doute surgissait en elle qui la tenaillera pendant des années.

**« Sa mère était une personne au visage étrange,
mais beau ; unique, c'était pourtant une mère
différente avec sa sœur, une mère différente
encore avec son frère et, résolument,
une épouse très différente avec leur père.
Lorsqu'elle réfléchissait à ces différences, Lisa se
demandait toujours : "À quel point une personne
peut-elle changer d'une pièce à l'autre
de la maison ?" »**

